

Ce livre est composé avec  
le caractère typographique  
**LUCIOLE** conçu spécifi-  
quement pour les personnes  
malvoyantes par le Centre  
Technique Régional pour la  
Déficiência visuelle et le studio  
[typographies.fr](http://typographies.fr)

# TASMANIA

Du même auteur chez À vue d'œil,  
éditions en grands caractères :

*Dévoré le ciel*

PAOLO GIORDANO

# TASMANIA

*Roman*

Traduit de l'italien  
par Nathalie Bauer



Titre original : *Tasmania*

© Paolo Giordano, 2022.

First published by Giulio Einaudi editore s.p.a.,  
Torino.

This edition is published by arrangement with  
Paolo Giordano in conjunction with its duly  
appointed agents MalaTesta Lit. Ag., Milan,  
Italy and Books And More Agency #BAM,  
Paris, France. All rights reserved.

© Le bruit du monde 2023,

pour la langue française.

Droits réservés pour tous pays.

© À vue d'œil, 2024,

pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0697-1

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

*Would you agree times have changed?*

**Bright Eyes, Clairaudients**  
*(Kill or Be Killed)*

PREMIÈRE PARTIE

**EN CAS D'APOCALYPSE**

En novembre 2015, je me suis retrouvé à Paris pour assister à la conférence des Nations unies consacrée à l'urgence climatique. Je dis je me suis retrouvé non parce que je n'avais pas décidé de m'y rendre : au contraire, la question environnementale occupait mon esprit et mes lectures depuis longtemps. Mais, s'il n'y avait pas eu de conférence sur le climat, j'aurais inventé une autre excuse pour partir : un conflit armé, une crise humanitaire, une préoccupation différente des miennes et plus importante, susceptible d'accaparer mes pensées. L'obsession de certains d'entre nous pour les désastres imminents, ce penchant pour les tragédies que nous croyons noble et qui constituera, je pense, le cœur de cette histoire réside peut-être là : dans le besoin, chaque fois que nous traversons un passage excessivement compliqué de notre vie, de



dénicher quelque chose de plus compliqué encore, de plus urgent et de plus menaçant où diluer notre souffrance personnelle. Et il se peut que la noblesse n'ait vraiment rien à voir avec ça.

C'était une période étrange. Ma femme et moi avons tenté à plusieurs reprises d'avoir un enfant en nous soumettant avec insistance pendant environ trois ans à des pratiques médicales de plus en plus humiliantes. Pour être plus précis, c'était surtout elle qui s'était soumise à ces pratiques, car à partir d'un moment donné il s'était essentiellement agi, pour moi, de jouer le rôle du spectateur affligé. Malgré notre détermination aveugle et un gros investissement financier, ce plan n'avait pas marché. Ni les injections de gonadotrophines, ni la fécondation *in vitro* et encore moins les trois désespérants voyages à l'étranger dont nous n'avions touché mot à personne. Le message divin que contenaient ces échecs répétés était clair : tout cela ne fait pas partie de votre destin. Comme je refusais de l'admettre, Lorenza avait pris la

décision pour moi. Une nuit, les yeux séchés ou totalement dépourvus de larmes (je ne le saurai jamais), elle m'avait annoncé qu'elle n'avait plus l'intention de. Elle avait employé cette expression suspendue, je n'ai plus l'intention de ; je m'étais tourné sur le côté, lui montrant mon dos, et j'avais accueilli la rage que suscitait en moi un choix qui me semblait injuste et unilatéral.

Durant cette période, ma petite catastrophe personnelle me tenait beaucoup plus à cœur que celle de la planète, que l'accumulation de gaz à effet de serre dans l'atmosphère, que le recul des glaciers et l'élévation du niveau des océans. Afin de déguerpier, avant tout, j'ai prié le *Corriere della Sera* de m'accréditer à la conférence sur le climat de Paris, même s'il était déjà trop tard pour présenter ce type de demande. De fait, il m'a fallu supplier, comme s'il s'agissait d'un rendez-vous auquel il m'était impossible de renoncer. On ne me paierait que le vol et les papiers que j'écrirais. Pour le logement, je camperais chez un ami.

Giulio louait un deux-pièces sombre dans le XIV<sup>e</sup> arrondissement, rue de la Gaîté. La *gaîté* ? lui avais-je lancé en entrant. Ce n'est pas ce qui te caractérise le mieux.

En effet. À ta place, je ne me ferais pas trop d'illusions.

Quelques années plus tôt, nous avions partagé un appartement à Turin, Giulio en tant qu'étudiant venu de province, et moi en qualité de privilégié souhaitant expérimenter une existence autonome à une demi-heure d'autobus du domicile de ses parents. Contrairement à moi, Giulio avait continué la physique après la maîtrise. Il avait changé d'université à d'innombrables reprises, toujours en Europe parce qu'il nourrissait une aversion politique insurmontable pour les États-Unis. Entre-temps, il s'était marié, puis séparé et avait eu un enfant ; enfin il s'était fixé en France avec une bourse de recherche à l'École polytechnique, où il s'occupait de modèles chaotiques appliqués à la finance.

Nous avons dîné de deux portions de pâtes sans même mettre la table, comme

des étudiants, et je lui ai exposé la raison de ma présence à Paris, la raison officielle. Giulio a pris un livre sur une étagère. Tu as lu ça ?

J'ai répondu par la négative en laissant les pages courir sous mon pouce. *Effondrement*, ai-je murmuré, ça me semble parfait.

Il a un point de vue intéressant sur l'extinction. Garde-le.

Le mot « extinction » a tournoyé un moment dans ma tête, telle l'étiquette d'un destin personnel. J'ai débarrassé pendant que Giulio me donnait les dernières nouvelles d'Adriano, qui avait déjà fêté son quatrième anniversaire. Les hydrates de carbone produisaient sur moi une légère somnolence, mais nous n'avions plus de vin et nous sommes donc sortis pour continuer à boire.

Dehors, Paris était militarisé, sinistre. Quelques jours plus tôt, un groupe de terroristes avait pénétré dans une salle de spectacles durant le concert d'Eagles of Death Metal et tiré plusieurs minutes sur la foule compacte. Un autre commando avait attaqué

des bistrots, et deux terroristes s'étaient fait exploser à l'extérieur du Stade de France. Ce soir-là, Lorenza et moi recevions un couple d'amis à dîner ; c'était sa mère qui nous avait avertis. Lorenza n'avait pas répondu au premier coup de fil ni au second, néanmoins elle avait fini par capituler devant cette insistance suspecte. Sa mère avait dit allumez la télé, rien de plus, tandis que des messages se déversaient sur nos téléphones portables à tous. Nous avons suivi le direct en silence pendant plus d'une heure, puis nos amis étaient partis, rappelés par la nécessité totalement irrationnelle de surveiller leur enfant, à la maison. Lorenza et moi avons laissé un long moment la télé allumée, le bandeau rouge d'information défilant en bas de l'écran sans interruption, mais il s'agissait désormais de nouvelles cycliques. Les assiettes gisaient sur la table, froides, alors qu'à notre effroi s'ajoutait autre chose : une terreur personnelle, ce sentiment de deuil sans perte qui pesait sur l'appartement depuis des jours, précisément depuis la nuit où Lorenza avait

dit je n'ai plus l'intention de et où je m'étais tourné de l'autre côté.

Giulio et moi avons marché un peu, longeant les salons de massage aux vitres obscurcies, les boutiques de sex-toys et les épicerie asiatiques. Puis nous nous sommes assis sur des chaises au hasard, face à la rue, et avons commandé deux bières. Giulio s'est remis à évoquer les livres qu'il avait lus : des manuels sur la surveillance digitale, sur le printemps arabe et les nouveaux populismes. Il lisait énormément. Il avait une vision de la réalité beaucoup plus complexe que la mienne, beaucoup plus engagée, et ce depuis que je le connaissais. À l'université, il avait coordonné pendant deux années d'affilée le collectif de la salle BI, en sous-sol, où étaient accrochées des affiches No Nukes et une photo d'Oriana Fallaci dont le prénom, amputé, se lisait ORINA, « Urine », alors que je me contentais, moi, d'y descendre durant ma pause déjeuner dans le seul but de passer un moment avec lui, comme si sa proximité suffisait à me rendre un peu plus conscient, un peu plus éthique.

Rue de la Gaîté, je l'ai écouté parler en sirotant ma bière. J'ai laissé ses compétences infaillibles, le bruit des voitures et le mouvement brownien des passants me nettoyer l'esprit. Durant les brèves pauses de la conversation, nous promenions tous deux le regard ailleurs et j'avais l'impression que la même scène se présentait à nous au cours de ces instants : un fantôme noir surgissant de la foule et levant les bras au ciel avant de balayer le bar de rafales de fusil-mitrailleur. Dans l'état qui était le mien – stérile, privé de tout avenir –, quelque chose en moi souhaitait que cela se produise vraiment. C'était une rêverie idiote et coupable, remplie d'auto-apitoiement, mais je m'y suis livré sans la formuler. Je n'avais jamais discuté de la question des enfants avec Giulio. Notre amitié se nourrissait du monde extérieur et excluait le plus possible nos propres personnes, raison pour laquelle, peut-être, elle durait depuis si longtemps.

Le lendemain matin, j'ai pris le RER B, puis un autobus pour gagner Le Bourget, où avait